

Pour le village. Partie I

Autor(en): **Naef, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Heimatschutz = Patrimoine**

Band (Jahr): **29 (1934)**

Heft 2

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-172658>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Heimatschutz

ZEITSCHRIFT DER SCHWEIZERISCHEN VEREINIGUNG FÜR HEIMATSCHUTZ

XXIX. JAHRGANG - HEFT 2 - 1. APRIL 1934

NACHDRUCK DER AUFSATZE UND MITTEILUNGEN BEI DEUTLICHER QUELLENANGABE ERWÜNSCHT

Pour le village¹⁾

par Henri Naef.

I.

«Pour le village» est le titre d'un livre qui ne compte pas moins de cinq cent soixante-sept pages; c'est dire que le sujet est d'envergure et qu'il ne s'épuise pas en un clin d'œil.

Ce titre nous l'avons repris pour honorer la mémoire de M. le baron Georges de Montenach, conseiller aux Etats, dont la voix et la plume ont combattu sans défaillance au service de notre pays. Le devoir élémentaire de celui qui est appelé à assumer sa noble et lourde succession est de lui rendre un hommage vibrant. Il a été un animateur incomparable et l'un des protagonistes les plus convaincus de la haute mission dévolue au *Heimatschutz*.

La manière dont il l'a comprise reste en exemple à la génération qui le suit, et durera sans doute après la nôtre. En effet, ses formules, ralliant à notre cause l'adhésion des gens de goût et des patriotes, ont la valeur d'un étendard. Ce vieux banneret de la vieille Suisse avait l'art de parler à notre peuple et de le mettre en présence des dangers, tout en lui insufflant le désir de vaincre.

C'est pourquoi l'on ne saurait après lui, choisir de meilleurs termes que les siens, quand il s'agit d'entreprendre une action «pour le Village».

Cette action, j'aimerais que nous la comprenions comme lui, non pas en archéologues, non pas en romantiques attardés, mais en artistes conscients des besoins nouveaux de la campagne et aussi de ses possibilités. Qu'on relise, en guise d'introduction, ces lignes qu'il avait tracées: «La modernisation de nos pays est inévitable, c'est un fait qu'il faut savoir accepter, mais ce qui peut parfaitement être empêché, c'est que cette modernisation n'engendre que de l'horrible, du discordant, de l'étranger. Cela est possible surtout pour le village qui s'est renouvelé dans les siècles passés, à plusieurs reprises, sans perdre ses valeurs esthétiques essentielles.

«Le village du XVIIe siècle n'est plus celui du XVe et il ne faut pas plus que nos pères songer aujourd'hui à figer pour jamais des choses dont la destinée est d'évoluer sans cesse. . .

¹⁾ Conférence prononcée à Payerne le 10 juin 1933, dans la salle du Tribunal, devant l'assemblée des délégués du *Heimatschutz*.

«En travaillant à maintenir au milieu de nous de beaux villages, représentatifs de nos mœurs et de nos races et conservant le caractère qui convient à chaque région, nous ferons une œuvre autrement utile que celle qui consiste à sauver ici et là une vieille maison isolée, une fontaine ou un clocher. . . »²⁾)

Voilà pour le principe: il est posé par celui dont nous poursuivons l'œuvre. Mais à partir d'ici, nous avançons sans lui, sur le chemin qu'il nous a indiqué.

«Je suis né, dit Georges de Montenach, j'ai vécu dans un pays où, jusqu'à ces dernières années, tous les villages étaient encore intacts, où aucune laideur ne les avait effleurés de son aile noire. Les maisons continuaient à se construire d'après d'immuables traditions et, dans ces demeures d'autrefois, les mœurs se perpétuaient. . .

«J'ai assisté aux débuts insidieux de l'œuvre déformatrice, j'ai pu la suivre dans ses progrès, en analyser les causes et trouver les remèdes.» Hélas! dirons-nous à notre tour, les remèdes n'étaient pas définitifs. S'appliquant à un corps vivant, leur efficacité dépend de son état; ils varient donc avec lui. Or la maladie évolue, l'organisme n'est pas perpétuellement identique à lui-même, et la consultation de ce jour devra être suivie de plusieurs autres si nous voulons éviter de voir défigurés par des traces horribles le «visage aimé de la patrie.»

M. de Montenach a daté la préface de son livre de janvier 1916.

Rien ne me semble marquer davantage la vitesse de l'évolution sociale en notre siècle, que de comparer au moyen de dates précises, les changements opérés dans l'aspect extérieur de notre pays. Celle que M. de Montenach nous a laissée en est une. Reprenant la tâche au point où il l'a quittée, nous allons apercevoir ce que compte actuellement une si brève période. Pour accomplir une besogne pratique, nous diviserons d'emblée notre champ d'action, et n'en labourerons que quelques parcelles romandes.

Parcourir canton après canton, sans hâte, l'œil ouvert, le calepin en paume, serait par excellence la méthode à préconiser. Elle n'a qu'un inconvénient, c'est d'être inapplicable quand on dispose d'un instant pour tout voir et pour tout dire!

Nous l'abandonnons à regret, en la retenant pour l'enquête générale que notre ligue devra bien entreprendre.

Courons donc au plus pressé, c'est-à-dire aux régions où le mal est le plus violent, les désastres le plus à craindre: celles des Alpes et des Préalpes. Nous ne voulons pas dire que le Pays de Vaud, la campagne genevoise, les vallées neuchâteloises, les villages des lacs tessinois soient à l'abri de tout danger, que les mœurs s'y modifient sans inconvénient et que nous puissions en toute sérénité les abandonner à leur sort. Non pas. L'architecture, la vie communale, y sont à observer de très près.

Si nous les négligeons provisoirement c'est que ces contrées ouvertes sont, plus que les régions alpestres, associées à la vie urbaine. Les intellectuels, les artistes y abondent. Ils y séjournent, ils y résident, ils y naissent. D'autre part, moins que d'autres,

²⁾ G. de Montenach, *Pour le Village*, pp. 18 et 19.



L'auberge de Ferpècle formerait avec le hameau un ensemble convenable si elle n'était coiffée de la lugubre tôle. — Eine Gruppe echter Alphütten mit einem falschen und geleckten Chalet links, das mit Blech eingedeckt ist.



Ancienne maison foraine des Préalpes, érigée en garage. A l'arrière-plan, une maison badigeonnée en mauve. Fils, poteaux, affiches, écriteaux se concertent pour annoncer le progrès . . . et enlaidir un honnête quartier. — Altes Wohnhaus aus den Voralpen, das zur Garage umgebaut wurde. Im Hintergrund vor einem malvenfarbig getünchten Haus: Drähte, Telegraphenstange, Schrifttafeln und Plakate als Kennzeichen des Fortschritts und der damit verbundenen Hässlichkeit.

elles sont surprises par la vie moderne. De tout temps elles ont appartenu à ce que, faute de mieux, on appelle le «courant» des influences et des modes. Aussi sont-elles plus immunisées contre les actions délétères et résistent-elles aux épidémies à force d'en respirer les microbes.

La vie moderne vient, au contraire de heurter brusquement nos montagnes, pareille à un vent insaisissable et violent qui pénètre partout, soulève la poussière, démolit tout ce qui branle.

Dès longtemps nous savons sans sortir de Suisse ce que provoquent ces chocs subits de deux civilisations différentes. Il n'est pas besoin de chercher des analogies chez les nègres, bien qu'en réalité, et sans offenser personne, la réaction de l'indigène au contact des colons européens ressemble fort à ce que nous pouvons contempler près de nous. On a vu comment se transforment des sites merveilleux, sitôt qu'ils s'érigent en stations d'étrangers, on sait ce que deviennent les villages et leur population. Les colonnes de notre revue l'ont souvent démontré: Montreux 1850 — Montreux 1900, Zermatt 1870 — Zermatt 1900, Saint-Moritz 1880 — Saint-Moritz aujourd'hui, Lac Champex 1890 — Lac Champex 1920. Ces exemples, pour nous classiques, et pris entre cent procèdent d'un phénomène constant qui appartient en somme, à la sociologie: l'industrie des hôtels et ses effets sur le village.

Naguère encore, l'hôtellerie était à peu près l'unique mode par lequel la population alpestre communiquait avec la culture (est-ce bien le mot? n'en trouvera-t-on point d'autre?) moderne. Aujourd'hui elle n'est plus qu'un des éléments de cette relation. Depuis que M. de Montenach a publié son ouvrage, et en bien moins de quinze ans, d'autres facteurs sont survenus qui modifient de fond en comble l'économie alpestre avec tout ce qu'elle comporte de caractères *sui generis*. J'en énumère les principaux: la circulation automobile, la T. S. F., le gramophone, le cinéma. Le livre, le chemin de fer, la presse, dont le XIXe siècle fit grand tapage, ne sont auprès que jouets de Nuremberg! Voilà qui complique grandement une question qu'on avait mis six cents pages à traiter sans cela.

Je voudrais, par quelques faits patents déterminer les modifications de toute nature qu'entraînent ces facteurs, auxquels je m'attarderai un peu davantage puisque jusqu'ici on n'a pu en tenir compte dans le problème du village.

Le val d'Hérens, de vingt-deux kilomètres, si l'on marque son aboutissement au village des Haudères, était desservi par un chemin muletier jusqu'en l'année 1852 où fut construite la route carrossable, beaucoup plus longue que la vallée même, en raison de ses lacets et de ses contours profonds. En sorte que l'on comptait six heures pour aller en poste de Sion aux Haudères. En 1925, la route fut ouverte d'abord aux autocars postaux, puis aux automobiles. Désormais, au lieu de six heures, une heure et demie suffit pour effectuer le trajet. Tandis qu'autrefois, l'habitant se rendait en ville les jours de foire seulement, et en été, il y va quand il lui plaît, et en toutes saisons. Résultats: au lieu de pain noir fait du seigle semé sur les coteaux de la vallée, on préfère la farine de blé importée, qui ne nourrit d'ailleurs pas mieux et qu'il faut acheter.



Dégâts anciens d'un beau paysage. — Le village d'Evolène affligé d'hôtels disproportionnées. — Verwüstung einer unserer schönsten Landschaften. Evolena im Wallis mit einigen Grossbauten, die sich nicht ins Dorfbild fügen.



Signes de beauté: une chapelle vient d'être édiée aux Haudères, conformément au style architectonique de la contrée: toit couvert de dalles, clocher en cailloux roulés. A l'intérieur, fresques du peintre F. de Ribaupierre. — Das Verständnis für den Zusammenklang der Bauwerke setzt wieder ein. In Haudères bei Evolena wurde eine Dorfkirche gebaut, die mit Steinplatten bedacht wurde; der Turm ist aus Feldsteinen errichtet. Im Innern Fresken von Ribaupierre.

Tandis que les draps étaient foulés sur place, on se procure à la capitale toutes les étoffes. En conséquence, la culture du chanvre devient plus rare, l'on se sert de cotonnades et la fabrication de la toile diminue.

Même répercussion sur l'architecture. Sans doute, les maisons se construisent encore en bois selon la tradition (sur ce point on n'a pas innové, mais cela viendra). Les hôtels seuls font de vilaines taches rosâtres sur les masses brun-violet des villages. Mais les toitures des granges, couvertes jusqu'ici de dalles où la mousse orangée et les joubarbes poussaient sans dommage comme dans autant de jardins alpins, sont peu à peu garnies de tôle ondulée qu'il est si facile de trouver à Sion. Les maisons ont encore leurs lourdes dalles qui les protègent hermétiquement, mais pour combien de temps? Le Val d'Hérens, mieux que tout autre région, a conservé ses costumes; on les porte non pas aux fêtes seulement, mais les jours d'œuvre et l'unité parfaite de ce peuple vêtu de brun, où la chemise et le bas blancs, le fichu rouge éclatent sur les prairies, l'ont fait chérir de nos plus grands peintres³⁾. Cette fidélité aux mœurs n'est pas disparue. Mais les enfants pauvres s'affublent des reliques abandonnées par les citadins en villégiature. Les femmes arborent de misérables pullover, ou des fourreaux qui leur enlèvent tout charme et toute dignité.

Et les réservoirs d'essence dressent sur les places leurs hideuses protubérances. Récemment, la sage intervention d'un conseiller communal empêcha la construction de garages, en double bordure de la route d'Evolène. Se trouvera-t-il souvent des hommes assez courageux, pour encourir les antipathies que susciteront parfois de tels actes d'énergie?

Passons à la T. S. F. et changeons de région, car en Hérens, elle n'a pas encore fait florès. Nous sommes en Gruyère.

Sur les contreforts des Alpettes (cette chaîne qui aboutit au Niremont, la montagne de Châtel-Saint-Denis) vit un armailli intelligent, contraint de passer dans sa belle solitude à peu près tout l'hiver. Dans son chalet perdu, une sorte de grange avec une étable et une chambre d'habitation, il a son foin et son bétail. Nul ne le vient voir, sauf, le dimanche, la troupe des skieurs. Ingénieux, il a placé à son toit une antenne et désormais, il écoute à Berne les conférences de l'Union des femmes ou les sermons de Notre-Dame de Paris. Mais par la radio, l'on n'entend pas rien que l'Union des femmes et les sermons de Notre-Dame!

Au moyen du sans-fil, des idées étrangères à une population rurale se jettent sur elle par masse compacte. Or en ce pays d'armaillis dont je parle, j'ai vu un septuagénaire se rendre pour la première fois de sa vie à Fribourg, à l'occasion d'un syndicat agricole!

Le gramophone ne bouleverse guère que les traditions musicales; en regard d'autres traditions, le dégât, s'il y en a, semblera moindre. Cependant on retiendra qu'il

³⁾ C'est précisément ce costume que mit à l'honneur, l'an 1933, le comité de la Fête Nationale, en publiant au profit du *Heimatschutz* la belle œuvre du peintre valaisan Dallève.



A droite, un toit de tôle brutal détruit l'harmonie naturelle de ces maisons dont la pierre et le bois sont enfants du pays valaisan. — Das Haus rechts erhielt ein Blechdach, das die reizvolle Stimmung des Dorfbildes in roher Weise zerstört. Die ländliche Bauart ist durch Holz und Stein bedingt und erträgt kein glitzerndes Blech.



Vieille scierie, près de Bulle. Toit de bardeaux, intelligemment entretenu. Ce genre de couverture n'est plus autorisé que pour les demeures isolées. — Alte Säge bei Bulle mit verständig gepflegtem Schindeldach. Leider ist dieser Dachbelag nur noch bei freistehenden Häusern erlaubt.

évince de plus en plus la vieille chanson locale au profit des refrains de Montmartre et de Paramount. Car il est à considérer que la musique classique, magistralement diffusée est souvent peu goûtée, tandis que le jazz, par son rythme, la chanson d'opérette, par sa fade simplicité, enivrent et captivent.

Le cinéma, enfin. Permettez-moi de faire cet aveu, nécessaire pour donner à mon argumentation quelque poids: je suis un habitué fervent du cinéma; j'y trouve une distraction intense, il me repose, quelques réserves que me dicte la raison sur les films passant à l'écran. On ne me traitera donc pas de rétrograde sur ce point, et je consens même à passer aux yeux de plusieurs pour un intoxiqué.

A ce prix, comprendra-t-on mon angoisse, quand me promenant dans un hameau des plus conservateurs, des plus modestes aussi du Valais, je vis collée sur une mesure cette affiche: «Cinéma Apollo, à X.: *La Pègre de Chicago*». Et dans le chef-lieu même du district, cette annonce du même établissement: «*La rue au filles à Marseille*». J'avoue que cela m'a paru beaucoup plus équivoque que de frôler des demi-nudités dans un casino de haut-bord.

Peut-être la pègre de Chicago, vue à travers les décors d'Hollywood, n'est-elle guère impressionnante, et les beautés marseillaises peu affolantes. Qu'on se représente cependant l'effet du spectacle sur des êtres dont beaucoup ne sont même pas allés jusqu'à Sion, des êtres qui ne connaissent d'autres usages que ceux des ancêtres dont ils portent encore le costume et dont ils parlent toujours l'admirable langage, incompris des patriotes soi-disant cultivés que nous sommes! Voilà ce que leur apporte notre civilisation, celle du moins dans laquelle nous trempons comme en un bain plus ou moins propre.

Mettons-nous donc en présence de ces phénomènes nouveaux et voyons ce qu'ils signifient dans des milieux rustiques, plutôt devinés que connus.

Ils agissent exactement comme, en politique, une révolution et comme, en dynamique, une explosion. C'est pourquoi ils ont une portée encore incalculable et dont nos descendants apercevront tous les effets.

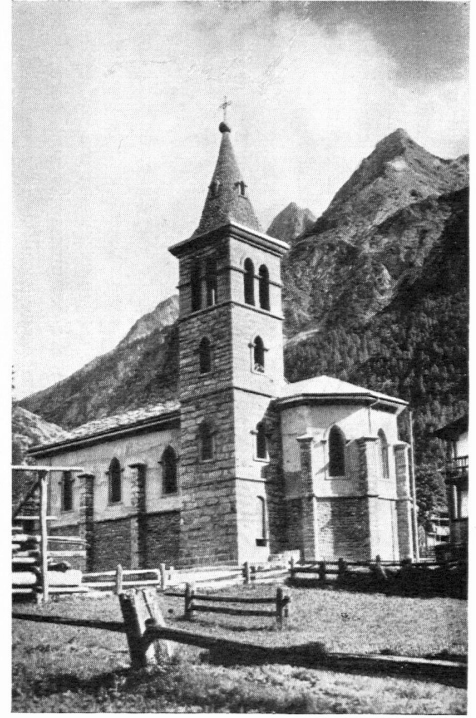
On suit passionément les actes d'un Hitler ou les signes de Moscou, et l'on a raison, car le sort de notre civilisation en peut dépendre. On doit *a fortiori* comprendre que notre vieille population, celle qui faisait dire au doyen Bridel: «*Ex Alpibus, salus Patriae*», est impliquée déjà dans une révolution unique et définitive, la seule qu'elle ait jamais subie, la seule à laquelle aussi elle ne puisse échapper. Elle a pu combattre au Rothenturm, elle a pu décimer l'ennemi dans la sombre forêt de Finges, mais elle ne peut pas repousser un envahisseur insaisissable et multiple qui avance dans les nuées, bien plus puissant que Jupiter brandissant la foudre.

Loin de moi la pensée que toute cette masse mouvante d'idées, de visions, de sons, n'ait sur les populations dont les mœurs sont demeurées identiques à travers les âges, que des effets démoniaques. Il est assez qu'elle ait un effet bouleversant. La révolution qui s'opère jour après jour tend à passer sur notre pays à la manière d'un rouleau compresseur qui nivelle et rend semblables toutes les molécules. Quelques



Phot. Corlasson.

Splendide demeure singinoise. La toiture commence à être restaurée avec de la tuile; en raison de sa qualité, l'espèce employée n'écrasera pas l'aspect général. — Prächtiges Bauernhaus aus dem Sensetal. Es ist vor kurzem erst mit Ziegeln eingedeckt worden, die der allgemeinen Erscheinung nicht Abbruch tun.



Chapelle des Haudères. Pour une raison technique, le toit du chevet a été bardé de tôle ce qui est une faute. L'édifice mérite qu'elle soit corrigée. — Die neue Kirche von Haudères bei Evolena im Wallis hat auf dem Chor eine Bedachung aus Blech erhalten. Sie sollte bei nächster Gelegenheit in ortsüblicher Art gedeckt werden.

décades, un siècle — que sais-je? — et rien ne diversifiera plus un paysan valaisan d'un paysan vaudois ou d'un paysan bourguignon. Sans doute la secousse réveillera-t-elle des énergies latentes, des caractères, des intelligences. Un jour, peut-être, descendront de nos montagnes de grands chefs, comme il en est venu à la Renaissance; à la condition toutefois que la révolution, là aussi, se mue en évolution, à la condition que les esprits tout neufs de ces peuples très vieux puissent choisir leur aliment, ne soient pas détruits avant que de s'épanouir, à la condition qu'ils aient l'orgueil de leur race, comme les Japonais modernisés ont l'orgueil de leurs ancêtres.

Ici réside le problème essentiel, et ceux mêmes qui s'occupent surtout d'esthétique, reconnaîtront qu'il est d'ordre moral. N'aurions-nous rien fait que d'en arriver là, notre temps aurait été mis à profit. Nous sommes à pied d'œuvre; après avoir déblayé la place, nous pourrions construire.

A mon sens, la question de l'architecture villageoise, de l'hygiène, du folk-lore en dérivent d'une manière ou d'une autre. Mais je ne voudrais pas que la gravité dont j'ai moi-même été empreint, au fur et à mesure que m'entraînait ma recherche, ait sur nous un effet déprimant. La pensée que devant des puissances aussi formidables, nous ne saurions rien faire d'efficace m'a sans doute assailli, je l'avoue. Cela vaut mieux encore que l'illusion. Cette constatation nous incite au travail et avec la même célérité que les moyens techniques actuels ébranlent le vieil édifice. Qu'avons-nous à en sauver? et comment?

Nous jetterons-nous dans la réaction, ainsi qu'on disait naguère et vouerons-nous aux gémonies l'humanité contemporaine? Vaut-il pas mieux employer au profit de notre cause les éléments qui la mettent en péril? Je ne sais si le *Heimatschutz* aura jamais la capacité de dominer à ses propres fins le cinéma. Je ne lui en demande pas tant. Car, nous aurions beau reconstituer de grandes scènes nationales historiques ou légendaires, nous ne supplanterions pas les centaines de films tournés par les vedettes des studios célèbres. Mais s'il est utopique de lutter par le nombre, on peut rivaliser par la qualité en fournissant nos spécialités, comme font les bons magasins. L'on s'est occupé du choix des films à la façon dont on s'est occupé de la bonne presse, d'ailleurs si souvent exécration. Il est des collections de films scientifiques; il en est de patriotiques aussi. J'ai vu à Zurich, lors de la dernière exposition du tourisme, une «bande» merveilleuse, tournée dans l'Engadine. Cependant, j'ignore pourquoi il se dégage si vite de ces tentatives louables une impression d'ennui. Ou plutôt, je le sais bien: il leur manque l'élément de vie qui fait toute la vertu du cinéma. Un défilé de belles projections, soutenu par un pot-pourri d'airs nationaux, ne constitue qu'un chatouillement sentimental qui n'a pas le charme des paysages naturels et, dans l'ordre psychologique, ne vaut pas une scène où les acteurs se passionnent.

(*A suivre.*)